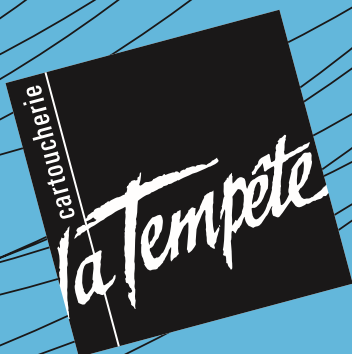




BOBBY FISCHER VIT À PASADENA

de **Lars Nørén**
mise en scène **Philippe Baronnet**



Presse: Claire Amchin / l'autre bureau

tél. 01 42 00 33 50 - 06 80 18 63 23

lautre.bureau@wanadoo.fr

Huis clos infernal en famille

théâtre Lars Norén,

mise en scène Philippe Baronnet,

Bobby Fischer vit à Pasadena, de Lars Norén, avec quatre acteurs formidables qui portent beau les personnages déchirés.

Dans une famille très middle class suédoise, la mère (Nine de Montal), le père (Samuel Churin), le fils (Elya Birman) et la fille (Camille de Sablet) se retrouvent après pas mal de soubresauts qui les ont conduits à la rupture. La mère, surtout, tient absolument à renouer avec le portrait idyllique de la cellule familiale, moins pour sauver les apparences que pour coller à un modèle ancestral de la réussite, voire du bonheur parfait niché dans son inconscient petit-bourgeois.

Si le sujet n'est pas en soi original, Lars Noren revivifie le propos en louvoyant habilement entre les clichés, dévoilant une à une les failles de chacun, les possibilités avortées de réconciliation, le désir de liberté entravé par les conventions. Nous voilà donc dans le salon. Canapé et fauteuils confortables, table basse sur laquelle reposent négligemment des revues d'art (Hopper, Chagall), éclairages tamisés, musique d'ambiance... Tout semble réuni pour sceller ces retrouvailles après une soirée au théâtre où chacun s'est ennuyé comme un rat.

La mise en scène de Philippe Baronnet, épurée, est d'une habileté remarquable. Les spectateurs sont conviés à la table des négociations, quelques-uns occupant des canapés disposés à même le plateau. On suit les échanges qui rebondissent comme autant de coups droits frappés du fond du court avec des reprises de volée et quelques aces bien balancés qui mettent à mal chacun des partenaires de jeu. On assiste, médusé, à ce déballage à mots couverts, spectateurs invisibles de ces alliances qui se font et se défont, de ces déchirements intempestifs brillamment orchestrés. Enfermés dans leur boule de cristal, les quatre personnages viennent se heurter à des parois invisibles qui sans cesse les repoussent dans cette arène de combat et que le metteur en scène s'amuse à secouer pour tout remettre en jeu. Philippe Baronnet s'est entouré de superbes acteurs qui portent beau leur personnage, leur confèrent une vérité troublante et soutiennent avec brio le rythme effréné des reparties. Du travail de très belle facture.

Marie-Josée Sirach



de Lars Norén / mes Philippe Baronnet

BOBBY FISCHER VIT A PASADENA Publié le 28 septembre 2013 - N° 213

Le comédien Philippe Baronnet signe sa deuxième mise en scène. Il crée *Bobby Fischer vit à Pasadena*, de Lars Norén, au Théâtre de Sartrouville. Une réussite.

Philippe Baronnet a étudié l'art dramatique au sein de la 68^{ème} promotion de l'ENSATT, de 2006 à 2009. Au sortir de ces études, il fonde le collectif La Nouvelle Fabrique avec ses camarades d'école, collectif dont il a mis en scène le premier spectacle en janvier 2010, au Théâtre de L'Opprimé (*Phénomène #3*, à partir des Ecrits de Daniil Harms). C'est à la même période qu'il est engagé comme comédien permanent au Théâtre de Sartrouville, aux côtés d'Elya Birman et de Nine de Montal. Voilà pour le début de parcours de cet artiste qui confirme son talent avec *Bobby Fischer vit à Pasadena*. Car la mise en scène de la pièce de Lars Norén que signe aujourd'hui Philippe Baronnet évite non seulement le piège des complaisances de jeunesse, mais également celui d'une vision trop platement réaliste et psychologique du théâtre de Lars Norén. Les quatre interprètes (Elya Birman, Samuel Churin, Nine de Montal et Camille de Sablet), réunis au sein de l'espace quadri-frontal conçu par Estelle Gautier, rendent en effet compte avec force et violence de cette œuvre profondément désespérée.

Le risque incessant du chaos

Il est question ici d'une famille en péril. D'une famille au bord du précipice, en équilibre, toujours à deux doigts du chaos. Le père et la mère se sentent vieillir, ils se sont un jour éloignés et peinent à renouer les liens du corps. Le fils, atteint d'une pathologie mentale, est de retour à la maison après avoir séjourné dans un établissement psychiatrique. La fille est alcoolique et ne s'est jamais remise de la mort de son petit enfant. Enoncé ainsi, on peut trouver le tableau un peu lourd. Mais c'est sans compter le talent de Lars Norén qui, à travers un savant dosage de dits et de non-dits, de mises en lumière et d'ellipses, nous bouscule et nous projette dans un climat de tension quasi permanente. Tout cela est d'une justesse percutante. Et puis, il y a la mise en scène aux accents cinématographiques de Philippe Baronnet. Elle nous place au plus près de ces lames de fond, joue de gros plans, d'effets de perspectives, s'appuie sur une remarquable direction d'acteur. Quelque chose d'organique se dégage du spectacle. Quelque chose de terrien, d'entier, qui ne cherche jamais à s'en sortir à bon compte, qui nous oblige à regarder, les yeux dans les yeux, les répétitions inexorables de ces ébranlements.

Manuel Piolat Soleymat

La Terrasse

N°213 - 1 octobre 2013

THÉÂTRE - ENTRETIEN

► Voir tous les articles : Théâtre

Recommander

21

+1

0

Tweet

3

0

0

Entretien / Philippe Baronnet
Théâtre de Sartrouville et des Yvelines

PHILIPPE BARONNET MET EN SCÈNE BOBBY FISCHER VIT À PASADENA DE LARS NORÉN

Publié le 1 octobre 2012 - N° 202

Comédien permanent au Théâtre de Sartrouville depuis janvier 2010, le jeune Philippe Baronnet met en scène *Bobby Fischer vit à Pasadena* de Lars Norén. Une occasion de se pencher sur la violence que peuvent sous-tendre les rapports familiaux.

« Les personnages de Lars Norén sont davantage des athlètes cérébraux que des athlètes émotionnels. »

Une mère, un père, une fille, un fils... Quel endroit spécifique des rapports familiaux Lars Norén explore-t-il dans Bobby Fischer vit à Pasadena ?

Philippe Baronnet : L'endroit de l'éloignement et de la solitude. En quittant le domicile de leurs parents, un fils et une fille sont devenus des étrangers au sein de leur propre famille. Lors d'une soirée au cours de laquelle ils sont tous de nouveau réunis, les non-dits font face à la violence de certains mots, de certains échanges. Ce qui est très beau dans cette pièce, c'est que bien que Lars Norén porte un regard froid, implacable, extrêmement lucide sur ce qui peut, un jour, éloigner les membres d'une même famille (ndlr, interprétés par Elya Birman, Samuel Churin, Nine de Montal et Camille de Sablet), il laisse également le champ ouvert à des choses à dire, à tout ce qu'il est encore possible de sauver, de reconstruire, de recoller.

De quelle façon avez-vous souhaité vous saisir de cette écriture faussement réaliste, cette écriture qui ménage de nombreuses zones d'ombre et de mystère ?

Ph. B. : Justement, en étant au plus proche du texte, de ses indications, en l'abordant sans aucun présupposé, en dehors de toute démarche analytique. Je crois que cette écriture doit conserver la part d'ombre et de



mystère dont vous parlez. J'ai ainsi voulu que les spectateurs entrent dans la pièce par les mots, en saisissant de quoi il est question à travers ce qui est dit et non à travers ce qui se joue sur le plateau.

De quelle façon avez-vous travaillé avec les comédiens pour instaurer ce rapport particulier au texte ?

Ph. B. : Je leur ai demandé de se situer dans un rapport très décontracté à l'écriture, dans un état de pleine présence qui évite tout volontarisme psychologique, toute idée de démonstration ou de preuve à faire de quoi que ce soit. Car les personnages de Lars Norén sont davantage des athlètes cérébraux que des athlètes émotionnels. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne le rythme, nous avons scrupuleusement respecté les didascalies en marquant uniquement les temps que le texte stipule. Cela entraîne une forme de vélocité qui empêche les spectateurs d'être posés, d'être rassurés. Mais au-delà même de la notion de vitesse, il était question pour nous de faire en sorte que la pensée soit toujours en train d'avancer, de travailler à faire résonner la pulsation intérieure du texte.

Une pulsation qui renvoie à une forme de fuite en avant...

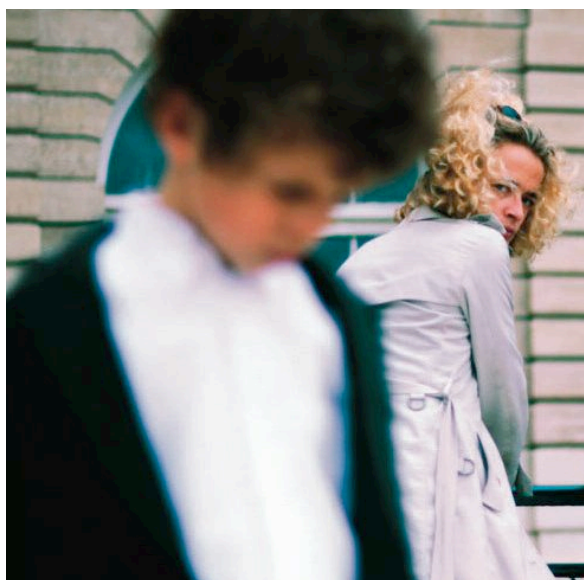
Ph. B. : Oui. Et cette fuite en avant prend d'ailleurs, à certains moments, des aspects vertigineux. Elle nous donne l'impression de nous situer au bord d'une falaise.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

l'officiel des spectacles

BOBBY FISCHER VIT À PASADENA

Théâtre contemporain – De Lars Norén, mise en scène Philippe Baronnet. Avec Elya Birman, Nine De Montal, Camille De Sablet, Samuel Churin :



● De retour d'une soirée au théâtre, père, mère, fils et fille vont entrer dans une nuit sans fin et tenter de se dire maladroitement, violemment, où, quand et en quoi l'amour a failli. Auteur d'un brillant thriller,

Lars Norén décortique avec une froideur implacable les rapports familiaux. Les personnages sont perpétuellement à la limite de la rupture, entre eux et en eux-mêmes.

Cartoucherie - Théâtre de la Tempête 12^e

PARISCOPE

Bienvenue dans la normalité terrifiante d'une famille ordinaire trainant avec elle son lot de casseroles cabossées : drames personnels, défaillances psychologiques, addictions, problèmes de communication, rancœurs mal digérées, frustrations... Bienvenue dans l'univers dramatique de Lars Noren, écrivain suédois contemporain expert en dissection au scalpel des névroses familiales. Bienvenue dans le spectacle de Philippe Baronnet, comédien issu de l'ENSATT et passé par la troupe permanente du Théâtre de Sartrouville, qui fait ici ses premiers pas de jeune metteur en scène. En s'emparant de *"Bobby Fischer vit à Pasadena"*, il axe son travail sur une direction d'acteurs précise et juste, plaçant ses comédiens dans un dispositif quadri-frontal, au plus près des spectateurs. Signée Estelle Gautier, la scénographie reproduit avec goût et simplicité le salon d'un intérieur bourgeois quelconque propre à ce type de théâtre, réaliste et psychologique. Mais elle y intègre la présence des spectateurs, de par la proximité étroite des gradins encadrant la scène, de canapés positionnés dans l'espace même du plateau et accueillant une partie du public, ainsi que de miroirs disposés de part et d'autres, reflétant dans le même cadre comédiens et spectateurs. C'est une immersion suffocante qui est ainsi créée, un écrin de voyeurisme démultipliant le processus d'identification à la situation dramatique. La pièce elle-même initie cet effet de miroir, en s'ouvrant sur le retour à la maison d'une famille après avoir passé la soirée au théâtre. La conversation, de prime abord anodine, dérape rapidement et se transforme en règlements de comptes brutaux, délaissant toute cordialité, toute pudeur, toute bienséance, pour déverser non-dits et tabous en un torrent de violence verbale. Un huis-clos somme toute classique puisqu'il respecte les codes traditionnels d'unités de temps et de lieu, l'action se déroulant quasiment en temps réel sur une nuit, dans le salon de l'appartement. L'actualité de la pièce est portée par son écriture même, le langage des personnages, ancré dans notre époque contemporaine, et par ses thématiques, en phase avec les souffrances intimes générées par nos sociétés modernes anxigènes : crise de la famille, psychoses, incommunicabilité. Le spectacle imaginé par Philippe Baronnet construit ainsi une véritable toile d'araignée pour le spectateur, pris dans les filets d'une histoire qui pourrait être la sienne ou celle de son voisin. Le procédé fonctionne parfaitement grâce à un quatuor de comédiens exceptionnels qui porte le drame sans emphase, avec un naturel poignant. Ils sont tous admirables et bouleversants dans leurs emportements à fleur de peau, leurs failles vertigineuses, leur souffrance à nue, leur mauvaise foi indécente ou leur criante vérité : les parents, Nine de Montal et Samuel Churin, les enfants, Elya Birman et Camille de Sablet. Humains, trop humains. Ni plus ni moins que nous.

Le blog de martine silber : marsupilamima, Le sens de l'humour ne va pas toujours dans le sens de l'histoire.

Philippe Baronnet , le metteur en scène de Bobby Fischer vit à Pasadena, a peut-être pensé à cette phrase de Lars Noren,

"Le public et les acteurs doivent respirer ensemble, écouter ensemble. Je préfère un théâtre où le public se penche en avant pour écouter à celui qui se penche en arrière parce que c'est trop fort."

En mettant le salon où se passe... la pièce au cœur de la scène, le public installé tout autour comme pour un match de boxe, il élimine les murs, ces trois murs du théâtre classique et installe ses acteurs au centre du regard des spectateurs.

Ce qui va se jouer donc dans le même souffle où tous sont sur scène, comédiens et spectateurs, c'est la mise à mal, la mise à mort, d'une famille dont la souffrance est présente dès les premières secondes même si on ne s'en rend peut-être pas compte tout de suite. Une souffrance tendue comme le fil de fer d'un équilibriste où chaque personnage glisse jusqu'au point de rupture.

Ils sont quatre : le père, Carl (Samuel Churin), la mère, Gunnel (Nine de Montal), et leurs deux enfants : la fille, Ellen (Camille de Sablet) et le fils, Tomas (Elya Birman). C'est le soir, ils reviennent du théâtre. Gunnel veut profiter de ce moment rare où ils sont rassemblés pour prolonger un peu la soirée.

Ellen n'y tient pas, mais finit par accepter du bout des lèvres, sans enlever son manteau, un bouquet de fleurs à la main, assise sur un bord de fauteuil, prête à la fuite.



Tomas, le fils, suit le mouvement. Il sort d'un séjour en asile psychiatrique et est revenu habiter chez ses parents, avant de pouvoir espère-t-il aller vivre seul, ailleurs, sans eux, hors du cocon. Un bon garçon. Un peu balourd, un peu confus. Mais il suffit d'un rien pour qu'il bascule dans la violence. Carl, calme, distant, prêt à s'effacer pour avoir la paix. Jusqu'à un certain point.

Et Gunnel, radieuse, belle, impeccable, qui va s'effriter sous nos yeux sans jamais vraiment plier. Du soir à l'aube, un par un, deux par deux, tous à la fois, ils discutent, mettent de la musique, ils dansent.

Puis quittant leur apparence policée pour leurs vêtements de nuit, cheveux en désordre, teints blafards, ils changent de ton, la fatigue met à nu les inquiétudes, la fragilité des liens et des tempéraments.

Le puzzle s'enrichit à chaque instant de morceaux aux arrêtes tranchantes comme des miroirs brisés, ils font jaillir le manque d'amour, le manque d'attention, le manque d'intérêt, la jalousie, les souvenirs, l'absence de pardon, les déceptions, les mensonges plus ou moins pieux, les vérités qu'on n'ose pas dire, les maladresses, la cruauté, les failles et les blessures... chacun son mal qui ne se partage pas.

Les quatre comédiens font ce cette soirée un moment bouleversant sans jamais tomber dans les criailleries, les hurlements mélodramatiques. On peut parfois même sourire. Mais inéluctablement, le fil ne peut que casser.



Quand il dirigeait le théâtre de Sartrouville, Laurent Fréchuret a donné à l'un des acteurs permanents de la structure, Philippe Baronnet, l'occasion de faire une mise en scène à partir d'un texte qu'il choisirait lui-même. Le choix de Baronnet s'est porté sur *Bobby Fischer vit à Pasadena*, qui, dans l'œuvre de Lars Norén, relève de la critique bourgeoise. Franchement, à cette inspiration gentiment cogneuse on préfère les textes amoureux de Lorén sur les margi-



naux – paumés de la rue ou patients des hôpitaux psychiatriques. Dans *Bobby Fischer*, un couple se désintègre sous nos yeux, en présence et avec l'aide de leurs deux enfants, une fille rebelle et un garçon un peu anormal. Le dialogue est vif et percutant, mais Norén ne se libère pas complètement d'une influence américaine, de ce bon vieux temps des déballages conjugaux type *Qui a peur de Virginia Woolf* ?

N'empêche, quel bon spectacle dans une scénographie qui place le public dans le salon même de la querelle, avec même des miroirs pour suivre ce qui ne serait pas dans l'angle de vue du spectateur ! Tout est dosé, progressif, ralenti, accéléré. Non plus un match en plusieurs rounds mais une navigation sur un bateau ivre qui domine parfois la tempête mais

ne pourra éviter de se fracasser. Dans le rôle de la mère, Nina de Montal, c'est tout le charme indiscret de la bourgeoisie. Splendide animal blessé et blessant. Incarnant le père, Samuel Churin dessine bien un être sûr de lui (pas longtemps) et rétréci par les petitesesses d'une vie professionnelle glorieuse. Belles présences aussi d'Elya Birman, magnifiquement ambigu dans le personnage du fils étrange, et de Camille de Sablet, victime et pourtant victorieuse. Avec eux il y a là un chef d'orchestre théâtral qui promet : Philippe Baronnet.

Gilles Costaz

Bobby Fischer vit à Pasadena de Lars Norén, traduction d'Amélile Berg, mise en scène de Philippe Baronnet, scénographie d'Estelle Gautier, son de Cyrille Lebourgeois, lumière de Guillaume Granval, costumes de Carmen Bagoë, avec Elya Birman, Samuel Churin, Nina de Montal, Camille de Sablet. Théâtre de la Tempête, tél. : 01 43 28 36 36, jusqu'au 27 octobre.

Comédie dramatique de Lars Noren, mise en scène de Philippe Baronnet, avec Elya Birman, Nine de Montal, Camille de Sablet et Samuel Churin.

Lieu tragique par excellence, la famille, est au coeur de la pièce "Bobby Fischer vit à

par crainte de la résolution d'un conflit qui serait plus douloureuse que sa perdurance, à la manière d'un "ni avec toi ni sans toi", s'épanouit l'écriture labyrinthique et intellectuelle de Lars Noren, au sens où elle s'adresse à l'intellect du spectateur plus qu'à ses affects, dans laquelle les paroles, les non-dits - et même les silences - peuvent être d'une violence extrême.



La mise en scène de Philippe Baronnet révèle sa parfaite maîtrise de la dramaturgie imprimée par l'auteur qui livre un opus-puzzle dont manquent des pièces laissant le soin au spectateur - spectateur qui est extirpé de la position ambiguë du voyeur invisible par le dispositif quadrifrontal sans noir de salle qui

Pasadena" de Lars Noren première période, celle de la dissection à vif de la déliquescence famille bourgeoise suédoise.

l'immerge totalement dans l'espace scénique - de subodorer les causes de cette pathologie familiale.

Dans un appartement bourgeois, une famille, le père, la mère et les deux enfants adultes se retrouvent après une soirée au théâtre.

Et commence la représentation d'une autre pièce, celle de la névrose familiale avec des rôles établis : le fils est psychotique, la fille alcoolique, le père démissionnaire et la mère hystérique.

C'est cette dernière qui déclenche les hostilités, entre cris et chuchotements, réclamant son dû au sacrifice de sa carrière d'actrice immolée sur l'autel familial, un sacrifice mal récompensé par un mari qui la délaisse, un fils qui la repousse et une fille qui la déteste.

Dans cet huis-clos délétère en forme de partie d'échecs inachevée, toujours recommencée et close par un pat, sans que jamais que la catharsis ne soit totalement consommée comme

La direction d'acteur est à l'avenant, la distribution parfaite et l'interprétation juste, précise et éloquente. Incarnation impériale de la mère, Nine de Montal a le charme venimeux de la bourgeoisie et du chantre "moral" de la famille entendue comme un inexorable et inéluctable "radeau de la Méduse".

Face à elle, Samuel Churin et Elya Birman, respectivement le père et le fils, sont tous deux remarquables dans des partitions intériorisées de "taiseux". Dans le rôle de la fille écorchée vive, Camille de Sablet, déjà remarquée dans les représentations publiques lors de sa formation au CNSAD, confirme un rare potentiel dramatique.

MM

Histoires de théâtre

Des critiques de théâtre dans une perspective historique.

Quelle famille par Jacpo

@ 16/10/2013 – 08:30:50

Lars Loren ne fait pas dans la dentelle pour décrire la famille dysfonctionnelle qui se déchire un vendredi soir au retour d'une pièce de théâtre qui n'a pas laissé que de bons souvenirs. Gunnel, la mère (Nine de Montal) est une grande bourgeoise hystérique prise entre ses souvenirs heureux d'actrice qui ont été enterrés après la naissance de Thomas (Elya Birman) schizophrénique et dépressif et ses rapports très compliqués avec sa fille Ellen (Camille de Sablet) véritable étrangère dans la maison. Carl (Samuel Churin) est un père occupé par



ses affaires et qui cherche à éviter les conflits familiaux car il ne pense pas que les plaies anciennes doivent être rouvertes. Lors de cette soirée et de la nuit qui la suit tout est pourtant déballé par l'un ou par l'autre et souvent ils ne se répondent pas directement : album de photos qui insistent sur le vieillissement, crises de violences de Thomas, alors que sa sœur noie dans l'alcool le désespoir d'avoir perdu sa petite fille et de n'avoir jamais reçu l'amour de sa

mère, tensions entre Carl et Ellen sur leur absence de vie sexuelle. Ces dialogues sont souvent très fins avec une résonance pour bien des familles. Finalement un nouveau matin prouve tout au plus que « la famille » survit.

Ainsi résumée cette histoire pourrait tomber dans le pathos, mais Philippe Baronnet lui donne tout son rythme par la disposition des comédiens dans un salon moderne au centre de la scène, entourée des spectateurs ; ils peuvent se parler plus discrètement, ou s'isoler un instant. Une musique bien choisie fournit un moment de répit quand Ellen danse avec passion avant d'être brutalement arrêtée par sa mère, ce qui donne une des clefs de cette pièce riche de sous-entendus et de non-dits. Les comédiens sont excellents, Nine de Montal domine avec son ton acéré et son allure hautaine, Elya Burman donne sa profondeur à un personnage difficile avec ses crises et ses phrases incohérentes, comme celle qui donne son titre à la pièce, Camille de Sablet entre dureté et faiblesse est impressionnante, alors que Samuel Gurin est parfait dans ce rôle finalement plus complexe qu'il en a l'air.

Jacques PORTES



L'univers Lars Norén constitue en soi un monde à part où les certitudes des personnages finissent toujours par s'effacer. Il en est ainsi pour *Bobby Fischer vit à Pasadena*. Lars Norén nous présente le portrait d'une famille au vitriol au bord de l'explosion. Cette œuvre bouleversante nous touche au plus profond de nous-mêmes tant ses personnages que dépeint Lars Norén sont des êtres écorchés-vifs au bord du gouffre. Cette pièce est une mine d'émotions qui nous balaye de bout en bout pour notre plus grand plaisir !

La famille est un thème de prédilection chez Lars Norén. Cette fois, il choisit de nous présenter une famille marquée par le destin. En famille, Ellen, la fille adulte de Gunnel et de Carl, a décidé de se suicider le lendemain jour anniversaire de la mort de sa petite fille décédée trois années auparavant. Alcoolique depuis longtemps, elle n'a jamais pu surmonter cette épreuve. Ses parents ont préféré effacer cette tragédie de leur vie. Son frère Tomas, de son côté sort d'un long séjour en hôpital psychiatrique.

Comme à son habitude, Lars Norén nous livre des personnages très marqués affichant une personnalité complexe. Gunnel, la mère se culpabilise de l'état de santé de son fils Tomas pour lequel elle estime avoir failli. A travers une fausse fragilité, elle représente une mère envahissante qui écrase ses enfants à l'autel de son égotisme. Une femme forte qui étouffe sa cellule familiale, uniquement intéressée par ses propres ressentis. Thomas, le fils « fragile » en butte avec ses parents, tente de leur résister mais se soumet à l'autorité perverse et insidieuse de sa mère. Carl, homme soumis constitue une oreille permettant à Ellen de se confier, de raconter son deuil, son divorce et sa descente aux enfers. L'irréversibilité des dégâts causés par Gunnel à sa fille sont tels que la seule issue pour elle ne peut s'avérer que fatale.

Le public placé astucieusement de plain-pied tout autour de la scène devient non plus le spectateur mais le voyeur de ce naufrage familial. Philippe Baronnet a conçu une mise en scène alerte où nous voyons ces personnages évoluer, l'espace d'une nuit, dans leur appartement. On pourrait imaginer

figer les personnages sur une toile à la manière d'Edward Hooper tant leur sincérité est criante. Camille de Sablet joue Ellen avec une présence scénique époustouflante. Elle vit son personnage de telle façon qu'on se prend à trembler pour elle. Elya Birman est proprement stupéfiant en fils autiste qui tente de surnager dans un entrelacs de ressentiments. Nine de Montal qui incarne la mère, Gunnel est prodigieuse jouant sur toutes les facettes de sa personnalité complexe. Enfin, saluons également Samuel Churin qui nous offre un mari effacé, résigné mais égoïste essayant de survivre dans cette histoire. Soulignons également l'écriture de Noren avec laquelle joue Philippe Baronnet ; une musique de mots qui rappelle une forme d'écholalie qui s'affirme au fil des dialogues.

Cette œuvre forte est marquante à plus d'un titre. Lars Norén n'a pas son pareil pour jouer avec les nerfs des lecteurs ou des spectateurs. Alors que l'on croit qu'un début de crise s'amorce, une digression mineure intervient noyant ainsi le conflit naissant. A l'inverse, les crises interviennent de façon inopinée, surprenant le public et le laissant dans cette tension générée par les réflexions des protagonistes de cette pièce. Une œuvre remarquable à ne rater sous aucun prétexte.

«Gunnel – *Ne va pas t'imaginer que tu peux, comme une sorte d'État Palestinien, proclamer ton indépendance sans que nous ayons à la ratifier ? Tu te trompes. Tu fais partie de cette famille, tant que nous existons !*

Ellen – *Ah oui ? Comment ça ? Je peux très bien partir si je veux.*

Gunnel – *Tu entends ce que je dis. ici, c'est pas un club, ni une réunion politique, qu'on peut quitter quand on veut. Ici, c'est une famille, et nous faisons cause commune !* »

Laurent Schteiner 17/10/2013